



FONDATION POUR L'ÉDUCATION / RESEAU LIBRE SAVOIR
PRÉPARATION BACCALAUREAT / SESSION 2024
COURS DE RENFORCEMENT DES CAPACITÉS MÉTHODOLOGIQUES
COORDONNATEUR NATIONAL / MONSIEUR NDOUR
TEL : 77-621-80-97 / 77-993-41-41 / 76-949-63-63

ÉPREUVE DE DISSERTATION PHILOSOPHIQUE CORRIGÉE N°01
PORTANT SUR INDIVIDU ET SOCIÉTÉ

L'homme est-il fait pour vivre en société ?

INTRODUCTION

Un ancien député et homme politique Français **Jean-Marie Le Pen** disait : « *J'aime mieux mes filles que mes cousines, mes cousines que mes voisines, mes voisines que des inconnus, et les inconnus que les ennemis* ». Cette phrase manifeste assez bien la difficulté que nous avons à vivre en société : nous vivons en sympathie avec nos proches, et notamment notre famille, mais la vie sociale plus vaste devient vite problématique. C'est dans cette perspective que notre sujet nous invite à analyser la question selon laquelle : « L'homme est-il fait pour vivre en société ? ». Autrement dit, sommes-nous naturellement sociables ? Et même avec nos proches, même au sein d'une famille ou d'un couple se manifeste souvent des tensions qui peuvent conduire à la violence ou à la rupture. La société n'est-elle pour nous qu'une contrainte, qu'une donnée que nous subissons dès la naissance, et à laquelle nous nous plions, parce que nous n'avons pas le choix ? Pour mieux élucider cette problématique voici les questions auxquelles nous allons tenter de répondre : Dans quel contexte l'homme est-il fait pour vivre en société ? Alors au fond, même si nous vivons presque tous, sur Terre, à l'état social, est-ce notre nature qui nous y pousse ?

DEVELOPPEMENT

L'homme possède une nature insociable.

Tout d'abord, voyons donc en quoi l'homme possède une nature insociable. Certes, il vit dans la très grande majorité des cas à l'état social, et peu d'entre nous choisissent une vie solitaire, mais cela ne veut pas dire que l'homme est « fait » pour vivre en société : être fait pour vivre en société, cela signifierait que dès le départ l'homme était destiné, en quelque sorte, à la vie sociale. Nous observons dans la nature toutes sortes d'animaux : certains vivent à l'état solitaire, d'autres en communautés très soudées, comme les fourmis, et entre ces deux extrêmes se déclinent différentes modalités, avec liens plus ou moins serrés. On peut d'abord remarquer que la vie sociale n'a rien d'évident pour lui, et qu'il est difficile pour chacun de nous de supporter les contraintes et les compromis qu'elle impose en permanence : vivre en société, ce n'est pas seulement être aimé, protégé, avoir des amis ou une famille, c'est aussi se confronter aux intérêts divergents des autres, se heurter à leurs humeurs, à leurs désirs. La personne que j'aime n'a pas forcément les mêmes désirs que moi, ils n'ont pas les mêmes opinions, les mêmes buts. Ou alors s'ils ont les mêmes buts ou désirs, nous allons devoir entrer en compétition pour les réaliser, cette compétition peut mener à la rivalité, et la rivalité à la violence. C'est alors que des règles, des lois sont nécessaires, qu'un pouvoir extérieur se met en place pour pacifier la vie sociale. Mais la société, du coup, signifie la soumission à un ordre, à des commandements, à des lois : je dois payer des impôts pour aider les plus pauvres, je dois obéir à la loi. On a donc bien l'impression que la société est à ce point contraignante. Mais le problème ne vient pas que de la société : si nous ne semblons pas faits pour vivre en société, c'est aussi du fait de notre propre nature. L'homme serait donc naturellement insociable. Dès lors, pourrait-on se demander, pourquoi l'homme vit-il parmi ses semblables ? L'explication ne serait plus fondée sur la nature, mais plutôt sur l'habitude, sur un sort fatal ou plus certainement sur l'intérêt que nous trouvons, malgré tout, à la vie sociale : certes il faut payer des impôts et des cotisations sociales, mais c'est aussi grâce à cela que je bénéficie de structures routières, d'écoles ou de soins remboursés. Ici, ce n'est

plus la nature qui pousse l'homme vers la société, mais le calcul. Ainsi, l'homme ne serait pas naturellement sociable, mais naturellement égoïste, et c'est cela qui expliquerait la vie sociale.

Il semble donc nécessaire maintenant de voir en quoi l'homme est aussi un être sociable.

D'abord, c'est dans sa condition biologique elle-même qu'est inscrite la société. En effet, le petit humain ne peut provenir que de l'union de deux sexes. Certes, c'est le cas de tous les animaux, même solitaires. Mais pour ce qui est de l'homme, il a besoin pendant longtemps du secours et de la protection d'au moins un parent, et si possible de deux pour que le deuxième puisse aller chercher la nourriture : jusqu'à six ou sept ans au moins, l'enfant humain ne peut survivre seul. Et même plus tard, l'enfant ne cesse de se développer ; de sorte que la majorité, qui symbolise le passage à l'âge adulte, est aujourd'hui estimée vers dix-huit ans, ce qui veut dire qu'il faut dix-huit ans pour faire un homme. La famille semble donc un fait incontournable pour l'être humain. L'homme se réalise par la société, et un homme qui ne reçoit rien de la société reste à l'état animal : **Victor de l'Aveyron**, « **l'enfant sauvage** » recueilli vers l'âge de onze ans par le **Dr Jean Itard** au début du **XIXe** siècle, non seulement se comporte comme un animal, mais a même perdu toute faculté d'apprendre, de se perfectionner, de sorte qu'il ne peut plus apprendre le langage humain.

Aristote dit à ce propos que « *l'homme qui est dans l'incapacité d'être membre d'une communauté ou qu'il n'en éprouve nullement le besoin parce qu'il se suffit à lui-même, ne fait en rien partie d'une cité, est par conséquent une bête brute ou un dieu* ». Le langage, n'est-ce pas justement ce qui montre que l'homme est fait pour vivre en société ? C'est l'argument principal que retient aussi **Aristote** pour affirmer que l'homme est un « animal politique », il avance que l'homme a reçu de la nature non seulement la voix, qui permet d'exprimer le plaisir et la douleur, des sensations, mais aussi la parole, qui permet d'exprimer des notions comme le juste et l'injuste, le bien et le mal, qui n'ont donc de sens qu'en société. Ainsi, si nous parlons, c'est que la nature a prévu que nous vivions en société. Certes, on sait aujourd'hui que l'homme n'est pas apparu avec la parole, et que le développement du langage a pris énormément de temps, mais il est clair que plus l'homme parle, plus les liens sociaux peuvent se renforcer, et que par la parole l'homme sort de lui-même, de son égocentrisme, pour aller vers l'autre, pour employer les mêmes mots que l'autre, donc pour trouver un terrain commun, social.

Enfin, nous retrouvons cette sociabilité naturelle dans nombre de sentiments, d'affects dont nous sommes capables : l'amitié ou l'amour sont bien sûrs les sentiments les plus forts qui nous rattachent à l'autre, nous font éprouver de plaisir à sa compagnie, nous rendent l'autre indispensable. Cependant, on dira (comme Jean-Marie Le Pen, dans la phrase citée en introduction) que l'amour et l'amitié sont sélectifs : on aime quelques individus, mais pas la société entière. Mais on peut faire valoir d'autres sentiments sociaux, qui nous rendent sensibles à l'humanité en général : la pitié, la compassion, nous sommes capables de l'éprouver pour n'importe qui. Un enfant qui se noie devant moi, je suis « instinctivement » porté à le sauver même si je ne le connais pas, même s'il n'a pas la même couleur de peau que moi. L'homme est un être capable de comprendre ce que l'autre ressent, qu'il est sensible à sa souffrance ou à son plaisir, qu'il peut s'enthousiasmer ou pleurer avec lui. Tout cela ne montre-t-il pas une disposition naturelle de l'homme à vivre avec ses semblables ?

L'insociable sociabilité de l'homme, moteur de son progrès.

Nous voici donc face à un tableau contracté : l'homme possède dans sa nature des éléments d'insociabilité, mais aussi de sociabilité. Comme le disait **Emmanuel Kant**, l'homme est dans une condition d'« *insociable sociabilité* ». Essayons de comprendre quel est le sens, et quelle est la valeur, peut-être, d'une telle ambivalence. En effet, la société nous offre, aussi bien qu'en nous-mêmes, cette double nature de l'homme : d'un côté nous avons du mal à supporter constamment la présence des autres, nous désirons régulièrement nous retrouver seuls, mais de l'autre côté la solitude nous pèse, et nous désirons du partage, de la reconnaissance ou de l'amour. Kant, dans *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, exprime cette dualité de l'homme par le concept d'« *insociable sociabilité* » : l'homme a un penchant à vivre avec ses semblables, mais il a aussi un penchant à tout ramener à lui-même. Mais **Kant** ne se contente pas de constater cette double face de l'homme : il en fait quelque chose de positif. En effet, l'insociabilité de l'homme va le pousser à résister à ceux qui veulent avoir la même chose que lui, faire la même chose que lui, être plus puissants que lui. Et cette résistance fait émerger en chacun des forces, des compétences et des talents qui autrement seraient restés en jachère.

Ainsi, la compétition améliore les performances des sportifs, la course aux honneurs augmente la bravoure militaire,

CONCLUSION

Au terme de notre réflexion, le problème était de savoir si l'homme est fait pour vivre en société. Nous avons donc vu en l'homme est un être traversé par des penchants antisociaux, égoïstes, voire agressifs, mais aussi par une véritable sociabilité inscrite dans sa « nature », si du moins l'on peut retrouver la nature de l'homme. L'enjeu est alors de trouver le meilleur mode de société, qui n'étouffe pas l'individu mais permet sa réalisation, en valorisant ce qui en lui le rapproche des autres, ce qui lui fait éprouver du plaisir à partager, à aller vers autrui, mais aussi en reconnaissant un droit à la différence et à la solitude.